

De « la paix avec soi-même »...

Jean-Marie Muller *

Souvent, les spiritualités ont privilégié la recherche de la "paix intérieure", sans trop se préoccuper de la nécessité d'agir pour la paix en s'engageant dans les luttes pour la justice. Comment agir pour la paix dans le monde, ont-elles dit, si on n'est pas *d'abord "en paix avec soi-même"* ? Cette chronologie semble avoir la simplicité de l'évidence. Elle est pourtant fallacieuse. Faut-il attendre d'avoir atteint la plénitude de la « paix intérieure » pour se décider à agir pour la paix dans le monde ? Ne risque-t-on pas d'attendre longtemps ? Trop longtemps, quand les victimes de l'injustice n'en peuvent plus d'attendre. Comment « être en paix avec soi-même », si on n'est pas en paix avec l'autre homme ? Comment connaître la « paix intérieure », si on n'agit pas pour la paix dans le monde ? La violence qui meurtrit les autres hommes peut-elle laisser en paix ? L'urgence de la vie n'oblige-t-elle pas à être *d'abord « en paix avec l'autre »* ?

Le monde s'est ouvert au regard de l'homme de façon illimitée. Il lui lance des défis inédits. La tentation est grande, à la vue de cette société qui se donne en spectacle avec ses turpitudes et ses lâchetés, ses reniements et ses violences, de la fuir, de se replier sur soi, de cultiver les fleurs exotiques d'une spiritualité évanescence. Pareille attitude conduit loin de l'épreuve du réel et de la vie. On prétend rechercher la paix, mais on risque de n'être en quête que de son bien-être personnel. C'est une faute contre l'esprit de prétexter l'échec, toujours possible, des actions humaines pour se résigner à la déchéance et à l'iniquité du monde, se replier sur soi et se tourner vers la pure intériorité. Cette voie mène dans une impasse. Elle conduit les hommes dans les marges de l'histoire, et leur fait renoncer à toute action. En Orient comme en Occident, trop de faux gourous prétendent enseigner la spiritualité en dehors des conflits, loin des débats et des combats politiques, à l'abri des rumeurs et des fureurs du monde. Il ne s'agit pas d'une spiritualité de la paix, mais d'une spiritualité de la tranquillité. Les disciples sont invités à se libérer des besoins, des désirs et des passions de leur ego dans un

exercice solitaire. Cependant, la meilleure manière de désapprendre à se « soucier de soi » est d'apprendre à se « soucier de l'autre ».

Trop d'hommes se réclamant d'une spiritualité désincarnée discréditent le conflit sous le prétexte qu'il divise les hommes au lieu de les unir. De même, au nom de l'harmonie, des spiritualités en sont venues à enseigner le refus de s'impliquer dans les conflits. Mais pareille conception de l'harmonie est illusoire. Elle fait en réalité le lit de l'injustice et du désordre établi. Face à l'injustice, le conflit ne rompt pas l'harmonie, il veut l'établir. Non, ce qui divise les hommes, ce n'est ni le conflit ni la lutte, mais l'injustice, l'indifférence, la résignation et la lâcheté. La fonction du conflit est de créer les conditions de la justice qui seule peut ré-unir les hommes. En s'absentant des conflits, les "spirituels" ne pouvaient que méconnaître la non-violence. Certes, ils ne manquaient pas, à maintes occasions, de parler surabondamment d'amour, de célébrer sa toute-puissance, mais, désincarnés, leurs propos n'avaient aucune prise sur les événements. Pendant ce temps, les conflits ne cessaient de croître au risque que les pires violences ne s'y donnent libre cours. Et alors que les spirituels ignoraient les conflits, ces derniers ne les ignoraient pas. Rattrapés par les conflits, les spirituels, le plus souvent, ne savaient pas faire autrement que de recourir eux-mêmes à la violence. Ils s'en sont alors accommodés et, presque toujours, ils ont fini par la légitimer.

Ainsi, la spiritualité ne prend sa véritable signification que dans l'action pour la justice. Nous savons par expérience que l'action est la chose la plus difficile au monde, parce qu'elle bouscule notre tranquillité et notre confort. C'est pourquoi nous avons peur de l'action et que, trop souvent, nous n'avons pas le courage d'en prendre le risque. Le pire serait de justifier notre refus d'agir par une prétendue recherche spirituelle qui mobiliserait toutes nos énergies.

L'homme se connaît par la médiation de sa relation avec l'autre homme. L'être n'est pas une existence, mais une présence. Et la présence est une relation. Un lien. Il faut penser l'homme non pas dans son face à face narcissique de lui-même avec son moi, mais dans la relation dés-intéressée avec autrui. En définitive, la notion de « paix avec soi-même » ne peut avoir qu'un sens dérivé, largement impropre. Il ne s'agit que d'un langage allégorique, métaphorique. Trompeur. L'homme qui se retire du monde pour chercher la paix ne la trouvera pas. Aucune paix ne se construit dans la solitude. C'est par l'acte de bonté envers l'autre que j'accède à la paix. C'est en recevant la paix de l'autre, que je peux dire « je suis en paix ». La paix est une dynamique qui s'inscrit au cœur des relations de l'homme avec l'autre homme. La paix est ouverture à l'altérité. C'est pourquoi elle est une épreuve de l'être. Mais c'est à travers cette épreuve que l'homme accomplit son humanité.

** Philosophe et écrivain, Jean-Marie Muller est le porte parole national du Mouvement pour une Alternative Non-violente (MAN). Dernier ouvrage paru : Dictionnaire de la non-violence (Le Relié Poche).*